

Julia Billet

Au nom de Catherine



Le livre

Catherine est de retour à la Maison des enfants de Sèvres. Poussée par Goéland et Pingouin, elle commence une carrière de photographe-reporter. Mais, au début des années 1950, il ne fait pas bon être une femme dans ce milieu exclusivement masculin. Et si la guerre est finie, les combats, eux, ne manquent pas... À commencer par le féminisme, que Catherine découvre avec Simone de Beauvoir. Sa rencontre avec Mavis, chanteuse noire américaine qui a fui les États-Unis pour s'installer en France, la pousse à réaliser un vieux rêve. La voilà partie pour trois mois en Amérique, où le meilleur côtoie le pire...

L'autrice

Julia Billet est née en 1962. Elle habite la région parisienne tout en songeant qu'il ferait bon vivre ailleurs, loin des villes, pour écrire, écrire, écrire... prendre le temps de savourer la vie. En attendant, elle écrit souvent la nuit après son travail de jour : son activité de formation pour adultes l'amène à rencontrer toutes sortes de gens dans des usines, des bureaux, des écoles, des prisons. Elle anime quelquefois des ateliers d'écriture avec des adultes ou des enfants. Dans sa vie, enfin, il y a les livres, ceux qu'elle dévore ou déguste lentement selon les jours et ceux que Kanelle, sa fille, lui conseille. Parfois, toutes les deux écrivent à deux mains, lisent à deux voix et rient aux éclats.

Julia Billet
Au nom
de Catherine

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À ma fille Kanelle,
une jeune femme merveilleuse.*

Une femme libre.

*Et à ma maman, Tamo,
qui nous a transmis ce goût de la liberté.*

*Et, bien sûr aussi, à Goéland et à Pingouin,
qui ont réinventé un monde plus juste,
à la Maison des enfants de Sèvres.*

« Quelque part au fond de toi,
il y a cette personne libre dont je parle.
Trouve-la et laisse-la faire du bien dans le monde. »

Toni Morrison, *Home*

Chapitre 1

Avant de pousser la porte de la cuisine, je me tourne vers le parc et j’embrasse le paysage de mon enfance. Devant, le bout de jardin, où poussent en désordre les herbes folles, les marguerites, les pissenlits et les longs bouillons-blancs aux fleurs jaune d’or, garde cet aspect sauvageon que j’aime tant. Je reconnais un peu plus loin le coin mousseux sous le grand chêne. Nous aimions nous y retrouver, Sarah, Jeannot et moi, après nos courses-poursuites ou quand nous devions tenir conseil. Ou simplement parfois pour nous cacher et partager un bout de chocolat volé à la cuisine.

C’était il y a plus de quatre ans.

Impossible de ne pas faire cette photo, celle de mon retour après presque une année d’absence. Les rayons du soleil s’étirent entre les branches des arbres du petit bois et forment des taches lumineuses au pied des bouleaux et des pins. C’est comme si la lumière m’attendait.

Je n’ai prévenu personne de mon retour. Il m’aurait fallu donner des explications, et, pour l’instant, je n’ai pas envie de raconter. J’ai seulement envie de retrouver ceux que j’aime. Je sais bien qu’ils ne seront pas tous là : certains ne sont pas revenus de cette guerre. Mes parents. Mon amie Sarah. Et tant

d'autres encore. Mais je ne veux pas y penser maintenant. Je suis impatiente, tellement impatiente d'embrasser ceux qui sont désormais ma famille.

– Étienne a tenu à ce que je rapporte un fromage. Si je l'avais écouté, je serais revenue avec une tomme de trente kilos dans mon sac! J'ai quand même réussi à en porter la moitié et je peux te dire que mes épaules l'ont sentie passer!

Taupe éclate de rire quand elle me voit déballer l'énorme morceau de tomme de vache sur la table de la cuisine. Un bon gros rire de plaisir avant de me prendre dans ses bras.

– Comme te voilà belle et changée! L'air de la campagne t'a réussi et tu vas faire des heureux, moi, je te le dis! Toi, ton fromage et tes saucissons, on n'a pas fini de s'occuper de vous!

Cette chère Taupe, par contre, n'a pas changé d'un iota: toujours aussi pleine de tendresse et de gouaille. Toujours aussi démonstrative. J'aime être dans ses grands bras qui me serrent un peu trop fort et me retrouver le nez presque écrasé dans son cou qui sent toujours bon l'eau de Cologne. J'avais oublié à quel point c'était agréable. Et comme j'en aurais eu besoin parfois.

– Tu sais, la guerre a beau être finie, on a encore des tickets d'approvisionnement. Goéland tire toujours le diable par la queue pour trouver à manger à toute la marmaille. Heureusement que Jeannot a appris à imiter les bons de rationnement pendant la guerre, ça nous sert encore un peu, même si on n'abuse pas trop, pour éviter les problèmes. Il fait ça sur les machines, à l'imprimerie. Du travail de professionnel, presque plus réussi que les originaux.

Jeannot, mon cher Jeannot. J'ai presque peur de le retrouver. Est-ce que je lui ai manqué autant qu'il m'a manqué ? Taupe ne s'aperçoit pas que je rêve et elle continue, insatiable ; elle voudrait me raconter tout ce qui s'est passé depuis mon départ.

— ... et Jeannot est un jeune homme maintenant. Il va être tellement heureux de te retrouver ! Surtout qu'il est bien seul, depuis que tu es partie. Le bougre a la tête dure. Chaque vendredi, il va à la gare de l'Est avec l'espoir d'y voir arriver Sarah. C'est incroyable, mais il arrive encore parfois des prisonniers depuis la fin de la guerre. Je l'ai accompagné un jour. J'ai peine à le voir partir seul chaque semaine, encore plus de peine à le voir rentrer bredouille. Une femme est descendue du train, elle ressemblait à une revenante. Elle arrivait de Pologne, mais était incapable de dire comment elle était sortie du camp, ni depuis quand. Mais Sarah ne descend jamais. Alors il revient à la maison, les yeux rouges. Mais au diable toute cette tristesse : te voilà bien en chair et en os. Pas trop en os, c'est heureux ! La vie dans la nature t'a donné de belles couleurs, viens voir que je t'embrasse ! Tu es rayonnante, ma belle, à croquer !

Je me laisse embrasser une nouvelle fois par Taupe et je sors de la cuisine, un peu trop vite, pour ne pas me laisser submerger par les larmes. Sarah me manque à moi aussi. Cet idiot de Jeannot a toujours été amoureux d'elle, même s'il ne lui a jamais avoué.

Je cours vers les quartiers de Pingouin et de Goéland et je saute dans les bras de Pingouin qui se laisse faire en riant. Avec Goéland, ce n'est pas la même chose ; même tendre sa joue reste une marque d'excentricité pour elle. Je l'embrasse sans trop de démonstrations : il ne faut pas exagérer. Ils m'indiquent

que je trouverai Jeannot à l'imprimerie, alors je pose mon sac et je traverse le parc pour me diriger vers la petite dépendance. Je sautille d'un pied sur l'autre, comme je le faisais quand j'étais enfant ; revenir ici me rappelle ces gestes, ces jeux oubliés.

Je pousse la porte un peu fort et je découvre que l'atelier a changé. Je ne repère pas tout de suite Jeannot, mais mon regard se pose sur un gamin d'une douzaine d'années, imperturbable, penché sur un casier de lettres de plomb : mon arrivée, bruyante pourtant, ne le distrait pas une seule seconde de sa tâche. Sa concentration me calme d'un coup, et je ne peux pas m'empêcher de prendre le temps d'observer ses gestes en silence.

Il manie les lettres de plomb avec dextérité, les dépose sur la plaque aimantée et construit un texte. J'ai également fait ces gestes alors que je participais à la réalisation du journal de l'école, *Voile au vent*, il y a des années maintenant. Ce garçon est tellement absorbé par sa mission que c'en est presque envoûtant. Je le vois déposer les espaces fines, ces petits rectangles de plomb qui séparent les mots, avec une grande agilité. Pas un instant il ne lève la tête vers moi, bien trop occupé pour me voir ou même percevoir ma présence.

– Catherine?! Je ne rêve pas, c'est toi?

Je ne sens pas arriver Jeannot dans mon dos tant je suis impressionnée par ce garçon au visage fermé et aux yeux froncés. Mais Jeannot me ramène vite à mon bonheur d'être là. Je tire ses cheveux en l'embrassant avec force et en pinçant ses joues, jusqu'à les faire rougir. Il ne m'épargne pas non plus et il me serre si fort dans ses bras – qui ont grandi d'au moins un mètre chacun – que je finis par le repousser en suffoquant.

– Tu reviens ? C’est vrai ? Et Étienne, il t’a laissée partir ? Ce garçon est fou ! S’il croit qu’on va te laisser rentrer, il rêve !

Je préfère ne pas répondre : chaque chose en son temps. Pour l’instant, c’est l’heure des retrouvailles, je ne veux rien d’autre que ce plaisir-là. Il me présente Fredj, son petit génie d’apprenti. Le garçon me tend la main sans un sourire et me tourne le dos dès que je le lâche. Jeannot me fait un clin d’œil, et je comprends que ce gamin porte une sacrée tristesse sur ses épaules. « Il ne faut pas lui en vouloir », semble me chuchoter mon ami en un seul regard.

Jeannot me fait visiter son nouveau fief, l’imprimerie. Il est devenu moniteur et a complètement réorganisé les lieux. Il a installé des étagères pour ranger papiers et encres, poussé la presse au coin de la pièce, accroché des portemanteaux près de la porte, épinglé au mur des affiches qui déclinent le nom et la forme des différentes typographies : tout est parfaitement à sa place. Je ne peux m’empêcher de le taquiner.

– Tu es tellement fier de toi que tu as une crête de coq qui te pousse sur la tête !

S’ensuit alors une course-poursuite dans l’atelier, une de ces cavalcades que nous aimions tant quand nous étions enfants. Fredj lève la tête et me voit filer à toute vitesse devant Jeannot. Il baisse à nouveau les yeux et se remet au travail. On dirait bien qu’il lui en faut plus pour être troublé quand il est concentré. J’ouvre la porte à la volée et me voilà dans le parc, toujours poursuivie par Jeannot qui ne tarde pas à me rattraper. Nous sommes tous les deux complètement essoufflés par la course et le fou rire quand nous nous effondrons dans la mousse, sous

notre chêne. Allongés sur le dos, nous reprenons doucement notre calme et retrouvons enfin notre respiration.

Nous nous taisons un moment dans le plaisir de nous retrouver côte à côte après cette année d'absence.

Il n'a jamais rien dit, mais je sais bien qu'il m'en veut d'avoir quitté la Maison des enfants et de l'avoir abandonné.

Le ciel est toujours par-dessus le feuillage, la mousse est toujours moelleuse et légèrement humide, la Maison des enfants se tient toujours droite derrière nous. C'est apaisant de me rendre compte que, même si nous changeons, ce lieu reste immuable. Ça me rassure, et, un instant, je me sens merveilleusement bien, à ma place, mon épaule contre celle de Jeannot.

Nous n'évoquons pas Sarah. Lui et moi savons que c'est inutile. Et nous avons besoin de ce moment de bonheur paisible. Ça fait du bien d'être au présent, juste aujourd'hui et maintenant.

Chapitre 2

Pingouin et Goéland nous invitent, Jeannot et moi, à venir boire un café au salon après le dîner. J'espérais qu'ils ne me poseraient pas trop vite des questions sur mon retour, mais Goéland ne tarde pas à m'interroger sans détours, comme elle sait si bien le faire.

– Alors, tu vas finir par nous dire ce que tu fais là ?

Je ne peux pas y couper et j'essaie de leur expliquer, si tant est que mes explications en soient vraiment. Je me sens, tout au long de cette soirée, honteuse face à Jeannot. Lui qui attend Sarah avec une telle patience, lui avouer que l'amour ne me suffit pas me semble indélicat et même cruel. Je me demande si je ne suis pas la dernière des idiotes avec mes histoires.

– Ces mois avec Étienne ont été merveilleux mais compliqués. Je suis partie le rejoindre en croyant que ma vie était auprès de lui. Et je le crois encore. Nous sommes faits pour nous aimer. Mais il est tellement attaché à sa ville, aux habitants, à sa famille qu'il ne peut s'imaginer s'éloigner de son monde. Ses rêves d'Amérique n'étaient que des rêves. Nous avons échafaudé des plans pour survoler les mers, les montagnes de l'autre côté de l'Atlantique, prendre des photos par-dessus les nuages, puis traverser à cheval les grandes plaines des Appalaches...

Mais, en vérité, Étienne ne veut pas partir. Il ne peut pas. Sa vie est dans sa chambre noire, son studio, sa boutique, sa famille, sa ville. Il s'y sent entier, lui qui a perdu une jambe pendant cette fichue guerre. Partir, pour lui, ce serait devenir un étranger et un estropié, jamais à sa place. Il lui manquerait toujours quelque chose. Le pire, c'est que je comprends ce qu'il me dit. Mais moi, j'étouffe dans cette petite ville, dans cette boutique.

Je balance tout d'une traite. Pas un mot, pas même un bruit dans la pièce, ils attendent que je continue.

– Il veut m'épouser, il veut que nous tenions ce studio ensemble. Mais moi, j'ai besoin de bouger, de voyager, de voir le monde. Il faudrait d'abord me fiancer, puis suivre mon mari, dîner avec mes beaux-parents le dimanche midi, vite faire des petits et plusieurs d'affilée si possible. Il faudrait inviter quelques amis le samedi soir, préparer le repas, mettre un tablier de cuisinier pour ne pas me salir puis l'enlever quand arriveraient les convives et montrer ma jolie jupe verte, ne pas rater la cuisson du rôti, moi qui n'ai jamais cuisiné de ma vie et qui n'aime pas le vert. Il faudrait que je mette des souliers élégants pour aller au mariage d'un voisin, d'une cousine par alliance, moi qui n'ai plus personne. Et je n'ai aucune envie de tout cela.

Ils me regardent tous les trois. Ils restent silencieux, ne bougent pas.

– Étienne est un homme incroyablement gentil et aimant. La façon dont il parle de la photo me fascine, il aime tellement ceux qu'il photographie, il leur voue un tel respect que j'en suis à chaque fois bouleversée. Il est bon. Il est drôle. Il est parfait. Mais je ne peux pas vivre la vie qu'il me propose. Il l'a bien compris et c'est lui qui m'a intimé de partir et de vivre ce que

je dois vivre. Il m'a promis qu'il m'attendrait. Mais pas éternellement. Il m'offre un an de sa vie, lui qui m'a déjà tant attendue. Il ne peut pas me promettre davantage, et c'est déjà énorme. Je ne sais pas si je serai prête dans un an. La séparation a été dure, je me sens coupable de partir, de le laisser. Mais c'est plus fort que moi. J'ai beaucoup pleuré quand j'ai tourné le coin de la rue et qu'il a disparu. Comment savoir si je ne fais pas la plus grosse erreur de ma vie ? J'ai emporté avec moi son rêve de l'Amérique et me voilà de retour à la maison.

Cette fois, je lève les yeux vers eux. Jeannot a l'air grave, presque sévère, comme s'il allait me proférer des mots durs. Quant à Goéland et Pingouin, je ne parviens pas à lire ce qu'ils pensent. *Vous allez enfin dire quelque chose ?*

Mais toujours rien. Jeannot se lève pour aller remplir un verre d'eau et il le vide d'un trait en me regardant dans les yeux. C'est brutal. Son silence l'est encore plus. J'espère que Goéland et Pingouin me comprendront. Ils forment un couple pas comme les autres. Lui fait partie d'une organisation politique et s'y engage corps et âme, tout en étant instituteur, et elle s'occupe de la Maison des enfants. Elle invente chaque seconde de ce qui fait la force de ce lieu, et lui la soutient dans ses projets les plus fous. Ils sont libres tous les deux et savent se retrouver côte à côte dans leurs combats respectifs.

Est-ce que je pourrais un jour m'imaginer être libre comme Goéland, au fin fond du Massif central, auprès d'Étienne et des siens ?

– Si je pouvais arrêter le moteur dans ma tête, je le ferais sans hésiter. Mais il tourne et tourne encore. Je ne sais pas si j'ai pris la bonne décision mais je suis partie, et c'est ici que je

devais revenir, au moins pour un temps, pour décider de ma vie. Je sais bien, Jeannot, que je dois te sembler monstrueuse, et peut-être que c'est parce que je suis un monstre. Je voudrais que vous compreniez. J'ai tellement besoin de vous...

Je regarde Jeannot avant de me taire, son visage ne montre aucune émotion mais il s'approche de moi. Il prend ma main et la serre. Il force un peu sa voix pour me répondre avec une fausse légèreté, avant de me chatouiller, un peu trop fort au niveau de la taille, là où j'éclate toujours de rire.

– Ma chère Catherine, compte sur moi pour te pourrir la vie, ça t'aidera peut-être à réfléchir et, qui sait, peut-être auras-tu envie de repartir fissa!

En vérité, je ne sais pas ce que je veux vraiment, mais j'ai besoin de rentrer à la maison pour savoir ce que je veux faire maintenant.

Parce qu'elle est là maintenant, ma maison: c'est là que je retrouve ceux que j'aime. Mon autre maison, celle de mes parents, celle où j'ai passé mon enfance, est vide, perdue. Je préfère éviter d'y penser; quand je me laisse aller, je deviens tellement triste que je n'ai plus envie de rien. Ça peut durer des jours et des nuits, jusqu'à ce que je me ressaisisse. Plus d'une fois, cela m'est arrivé à Riom. Au bout d'un moment, je me forçais à penser à Goéland et à imaginer comme elle se mettrait en rogne si elle me voyait dans cet état, enfermée sur moi-même. Elle n'est pas du genre à se morfondre ni à montrer de la patience devant ceux qui pleurent sur eux-mêmes. Sauf peut-être avec les petits. Elle n'est jamais dure avec eux. Elle les secoue, mais avec tendresse. Elle ne le sait pas, et je crois

que je ne lui dirai jamais, mais cette dureté qu'elle a face à la douleur m'a donné de la force ces dernières années. Elle m'a appris à ne pas m'apitoyer sur mon sort, ou tout au moins, pas trop longtemps.

Ils sont ma famille.

Je rentre à la maison.

Chapitre 3

Suite à mon long discours, je crois bien percevoir un sourire en coin de Pingouin. Il est déçu par contre et ne manque pas de me le signifier quand je lui dis que j'ai fait très peu de photos cette dernière année. Comme si je n'avais plus rien à dire, à montrer.

Goéland, quant à elle, n'y va pas par quatre chemins, elle est claire et directe, comme elle en a l'habitude. J'aurais espéré un peu plus de tendresse dans ses mots, mais j'aurais dû me douter qu'elle ne me ferait pas de cadeau.

– Bien sûr, tu peux rentrer le soir, il y aura toujours de la place pour toi, m'a-t-elle affirmé. Mais tu vas commencer par te trouver du travail. On manque de beaucoup de choses dans le coin et, si tu veux aider, c'est en donnant un peu d'argent de temps en temps que ce sera le plus utile. On a besoin de viande, de légumes, de tissus, de vêtements, de chaussures pour les enfants et d'autres choses encore. On n'a pas besoin de quelqu'un qui passe son temps à s'interroger sur sa vie. Et monitrice n'est pas ta vocation. Fais ce que tu veux, mais prends-toi en main, ne compte pas trop sur les autres : c'est le prix de la liberté.

Pingouin tente d'adoucir la sentence en me suggérant d'aller démarcher les quotidiens et les magazines pour leur proposer mes «talents de photographe». Il me glisse le nom de Maurice, que je dois contacter de sa part au journal *L'Humanité*.

Je sais que Pingouin s'est mis en colère contre beaucoup de ses anciens camarades avec qui il faisait de la politique. Et il n'a plus d'amitié pour ceux du Parti communiste qui l'ont exclu de leur rang, avant la guerre. Pourtant il évoque ce Maurice avec beaucoup d'affection. Je n'ose pas lui poser de questions, mais je me doute qu'ils ont dû être proches dans des moments difficiles. J'espère que je saurai un jour le fin mot de cette histoire. Mais ce n'est pas le moment de lui demander quoi que ce soit. J'en ai largement assez dit ce soir.

Selon lui, on pourrait bien avoir besoin de mon œil là-bas.

– Pas question de garder tes deux pieds dans le même sabot, dès demain, tu te mets à la recherche d'un travail, ma chère, dit Goéland.

Elle finit par passer une main dans mes cheveux pour les remettre en ordre, mais sûrement aussi pour se montrer un peu plus douce un instant.

Je sors du salon avec Jeannot, un peu ébranlée. Je descends derrière lui l'escalier quand il fait volte-face et me pince le nez avant de s'enfuir. Je reste un instant éberluée : j'avais oublié ses jeux idiots. Ses jeux qui nous ont tellement fait courir et rire quand nous étions enfants.

Le temps de la surprise laisse place à l'envie de le rattraper. Je fonce dans l'autre escalier, pousse la porte du pied et je cavale derrière lui. Il grimpe les marches quatre à quatre. Le bougre

ne fait pas loin de deux mètres et j'ai perdu l'habitude de ces courses impromptues. Quand il entre dans le grenier, je lui tombe dessus de tout mon poids. Il bascule en arrière et nous roulons sur le parquet. S'ensuit une bonne bagarre. Pas question de me laisser impressionner par ce gaillard bien plus fort, bien plus grand, bien plus musclé que moi. Et croc ! Je lui mords le mollet, pas trop fort, juste assez pour qu'il grogne et se jette à nouveau sur moi.

Je sens bien qu'il est en colère, que ce jeu n'est qu'un faux-semblant.

Nous rions, un peu trop fort, gênés l'un et l'autre de ce moment un peu trop violent, puis nous nous séparons pour retrouver nos chambres respectives.

Dans la chambre, je suis seule, cette fois. Sarah n'est pas là. Je ne peux oublier la dernière nuit avant notre départ, chacune de notre côté, vers la zone libre.

Je ne peux oublier ces instants où nous devinions déjà peut-être qu'ils seraient les derniers. Nous avions parlé puis nous nous étions murées dans le silence, nous serrant l'une contre l'autre. Nous avions peur, terriblement peur, et pourtant nous ne savions pas encore à quel point cette peur n'était rien par rapport à ce qui nous attendait.

Est-ce qu'elle s'est fait arrêter ? Est-ce qu'elle a été envoyée en Allemagne, en Pologne ? Est-ce qu'elle est... ?

J'ai presque oublié son visage. Je m'en veux. C'est comme si j'avais déjà commencé à l'effacer. Je me demande parfois pourquoi, moi, je suis vivante, alors que tant d'autres ne sont pas revenus. Pour cela aussi, je m'en veux. J'ai beau repousser

cette question, elle revient souvent la nuit et m'empêche de m'endormir.

Mais maintenant il faut que je dorme, parce que demain je dois aller chercher du travail. Il faut que je dorme, il faut que je dorme...

Chapitre 4

Quand j'arrive dans les locaux de *L'Humanité*, dans le X^e arrondissement, rue d'Enghien, une standardiste m'accueille et me propose de m'installer dans un fauteuil, juste devant son bureau en verre. Elle appelle le fameux Maurice, ami de Pingouin, il arrive une bonne heure plus tard, sa veste sur l'épaule, prend mon bras en souriant et m'entraîne en sifflotant jusque dans un café, un peu plus loin dans la rue. Il ne m'adresse pas la parole. Ce Maurice ne manque pas de culot. Il m'agace un peu à jouer la star de cette façon, mais il me donne aussi envie de rire quand il pointe du doigt mon Rolleiflex.

– Et toi, tu vois quoi ? dit-il quand le serveur vient prendre la commande.

Je lui raconte l'exposition que j'ai faite juste après la guerre et je lui montre quelques articles, de bonnes critiques sur mes photos de guerre. Il me laisse parler et sort de sa poche un article signé de sa main, il y a moins d'un an. Il a non seulement vu mon expo, mais a écrit une critique dithyrambique dont le titre est : « L'humanité n'est jamais morte. »

Je suis encore un peu mal à l'aise et je me sens maladroite, un peu godiche, flottant dans la robe que Goéland m'a prêtée

pour venir à ce rendez-vous, mais savoir qu'il a écrit sur mon travail me redonne un peu confiance. Je souris et je lève mon verre de limonade à notre santé.

Maurice pose sur la table un tract où quelques mots sont inscrits en rouge et noir :

Le temps de la renaissance est arrivé ! Fête de l'Humanité, bois de Vincennes, 1^{er} septembre 1946. Camarades travailleurs, venez nombreux !

C'est ainsi qu'en quelques minutes il m'embauche pour la journée du 1^{er} septembre, avec quelques mots assez peu courtois mais efficaces :

– Tu feras tes preuves, ma jolie. Photographe dans la presse, c'est une autre histoire que d'exposer dans une galerie d'art. Tu passes prendre du film demain, avec une carte de presse, et au boulot. Tu auras de quoi faire parce qu'on attend du monde et que ça risque d'être un week-end mémorable.

Il ajoute quelque chose qui me surprend un peu :

– Tu n'as plus ton père, c'est ça ? Pas de mari non plus ? Alors tu demanderas à Pingouin de te signer une autorisation pour que tu puisses travailler avec nous. Pas question que j'aie des problèmes à cause de toi.

C'est comme ça que je trouve mon premier travail. Je ne demande pas combien je serai payée, ni le nombre de photos que je dois faire. Je suis tellement surprise que je ne réagis pas non plus quand Maurice se lève de sa chaise en me disant avec nonchalance :

– Je te laisse régler, j'ai à faire.

Une fois rentrée à Sèvres, je ne peux pas m'empêcher d'aller toquer à la porte du bureau de Goéland. Dans moins de quatre jours, je commence un travail et j'espère que, cette fois, elle se montrera un peu clément. Et pourquoi pas encourageante, même ?

Elle ne bronche pas, comme si tout cela était normal, ce qui me contrarie un peu.

Juste avant de ressortir, je lui demande si elle sait où je peux trouver Pingouin.

– Je dois voir Pingouin pour qu'il me signe une autorisation, un papier nécessaire pour travailler.

C'est alors que Goéland se tourne vers moi, met les poings sur ses hanches, me regarde droit dans les yeux et, d'une voix tendue comme un arc, me répond :

– Pas question ! Ça va durer combien de temps encore, ces histoires ! Pas même deux ans que nous avons le droit de voter*, nous les pauvres petites femmes sans cervelle ! Il a fallu tout ce temps pour qu'on nous estime capables de choisir un homme, bien sûr, pour gouverner notre pays. À quand les femmes sur les listes électorales ? À quand une femme présidente ? Est-ce qu'il faudra encore attendre un siècle ou bien même deux siècles ? Combien de temps encore à demander des autorisations à nos pères, à nos maris pour aller au boulot ? Combien de temps encore à être des femmes soumises, incapables de prendre seules leurs décisions ? Combien de temps faudra-t-il pour avoir le droit d'exister sans demander leur autorisation aux hommes

* En France, le droit de vote a été accordé aux femmes le 21 avril 1944 et elles ont voté pour la première fois le 29 avril 1945.

de nos vies*? Signe-le toi-même, ce fichu papier. Allez, et dépêche-toi. Griffonne la signature de Pingouin; puisqu'ils nous prennent tous pour des crétines, laissons les croire qu'ils tiennent les rênes. Comment crois-tu que je suis devenue directrice de cette école? Est-ce que tu t'imagines que j'ai demandé l'autorisation à Pingouin pour travailler? L'administration voulait une signature, je leur ai fait leur signature. Tu as été capable de choisir la liberté plutôt que les petits gâteaux du dimanche en famille, alors tu ne vas pas maintenant accepter qu'on te dicte ce que tu as à faire!

Je prends la plume, je la trempe dans l'encrier posé sur le bureau de Goéland, elle me tend une feuille blanche et je signe cette fameuse autorisation en prenant un malin plaisir à écrire d'un geste large le nom officiel de Pingouin au bas de la page.

Ma chère Goéland me sourit, et je comprends qu'elle est contente que je choisisse de tenter ma chance dans le monde, avant de décider si je rentrerai au bercail pour me marier avec Étienne.

Moi aussi, je souris en fermant la porte derrière moi.

* Auparavant, les femmes, quand elles trouvaient du travail, devaient apporter une autorisation de leur mari à leur employeur, pour pouvoir être embauchées. C'est la loi du 13 juillet 1965 qui a autorisé les femmes mariées à travailler sans l'autorisation de leur époux, mais aussi à ouvrir un compte en banque en leur nom propre.

Chapitre 5

Je n'aurais jamais imaginé participer à une journée pareille. La Fête de l'Huma, je n'en ai jamais entendu parler avant. Pingouin m'explique la portée de cet événement.

– C'est le directeur du journal *L'Humanité* qui l'a organisée la première fois en 1930. Bien sûr, avec la guerre et l'occupation, elle a été annulée, mais depuis que la paix est revenue, la fête a repris ses marques un week-end par an. Au début, c'était pour aider à financer le journal, mais ç'a vite été aussi l'occasion de faire entrer de l'argent pour aider les grévistes en 1936, puis pour soutenir toutes les grèves qui ont suivi. C'est une grande manifestation populaire avec des activités culturelles et des meetings politiques. Mais tu verras, c'est surtout un moment joyeux où les familles se baladent tranquillement et profitent des derniers beaux jours de la fin d'été.

Quand j'arrive à huit heures du matin, il y a déjà du monde, les stands sont installés, de grandes statues blanches regardent les passants de haut, une carte de France immense trône au milieu de l'herbe coupée, des tentes sont dressées dans les bois, derrière le lac, et des femmes, des hommes et des enfants courent partout.

À dix heures du matin, je ne sais déjà plus où donner de la tête. La journée prend des airs du jour de la Libération, mais sans les femmes tondues. Juste cette joie de vivre, cet espoir d'un avenir possible.

Je suis tellement prise par la foule, la liesse générale que j'oublie pourquoi je suis là pendant un bon moment. Je suis incapable de prendre quoi que ce soit en photo.

J'ai une carte de presse, je dois couvrir l'événement, mais je ne vois rien de précis, je fais partie de plusieurs milliers d'inconnus venus se réjouir ensemble. Je marche d'une allée à l'autre, je me cogne contre des gens, je suis étourdie par le flot de visiteurs.

À un moment, je suis vraiment prise de vertige.

Je m'éloigne autant que possible de toute cette agitation pour prendre appui sur un arbre et je ferme les yeux, convaincue que j'en ai fini avec la photo. Je ne vois plus rien. Ma carrière s'achève avant même de commencer. Mes photos de guerre seraient donc les seules que je ne ferais jamais. Photographe de presse ? J'y ai donc cru ? Quelle prétentieuse !

Mais quelque chose me sort de ma semi-torpeur et de mon désespoir : une fillette de quatre ans au plus tire sur le bas de ma veste ; elle est perdue et elle pleure. J'arrête illico de me lamenter sur mon sort pour la prendre dans mes bras, et nous partons à la recherche de sa famille. Il ne me faut pas bien longtemps pour trouver ses parents. Le père prend sa fille sur ses épaules. L'enfant se met à rire alors que ses larmes coulent encore sur ses joues. Cette petite fille me ramène au temps de la guerre, à ma petite Alice, avec qui j'ai fait un grand bout de chemin, jusqu'à ce

qu'elle décide de s'occuper d'un garçon plus petit qu'elle encore. Alice, que je ne parvenais pas à prendre en photo. Alice, habitée par ses fantômes. Alice, que j'aimerais revoir. Est-ce que j'arriverais à la photographier maintenant qu'elle a retrouvé son frère ?

Je vise, je tire. La petite fille me sourit. Je commence mon travail. Cette enfant sur les épaules de son père, c'est joyeux dans ce tintamarre, au milieu de toutes ces couleurs. Ces deux-là représentent l'amour et l'espoir, la joie, la tendresse. Enfin, je peux m'accrocher à un visage, puis à un autre. La foule indistincte devient alors un théâtre où des personnages évoluent, vivent.

Je commence à photographier des personnes dans tous les coins, par tous les angles. Je crois bien que je ne m'arrête plus pendant les dix heures qui suivent. Mon sac est rempli de films ; je vois tant de choses que je charge mon appareil à toute allure pour ne rien perdre.

Je retrouve le bonheur d'attraper au vol un sourire, un baiser entre deux amants, les yeux écarquillés d'un petit garçon sur une balançoire.

Je tourne autour des troupes de danseuses pour que mes images s'imprègnent du mouvement de leurs jupes, du flot de leur chevelure volant en plein vent.

J'observe les visages des hommes de la mine avançant au rythme du tambour de la fanfare, je prends en gros plan leurs yeux dans leurs visages sombres, assombris par la peur de ces coups de grisou qui soufflent les vies comme des bougies.

Je fais des portraits d'un homme qui joue Quasimodo et d'un autre, acteur d'une épopée qui met en lumière le courage de résistants.

Je m'approche du stand des communistes espagnols, des femmes et des hommes qui sont encore en pleine guerre, loin de la liesse des Parisiens enfin en paix. Une des femmes me tend un tract. Je le prends et je lui demande si elle parle français. Elle hoche la tête pour dire non ; je lui montre mon appareil pour savoir si elle veut bien que je fasse d'elle un portrait. Elle refuse et me tourne le dos. J'aurais pu discrètement attraper son image de plus loin, mais je sens que je n'ai pas ce droit, pas aujourd'hui. Néanmoins, je me laisse à nouveau saisir par toute l'agitation dans ce grand parc.

Je prends le ciel dans mon viseur alors que des drapeaux tricolores flottent dans l'air, emportés par de petits parachutes ; je prends Maurice Thorez en pied et aussi Marcel Cachin (le directeur du journal *L'Humanité*, mon patron !) et Dolores Ibárruri* dans l'emphase de leurs discours. Je n'entends rien de leurs mots mais je capte chacun de leurs gestes. Bras levés, mains tendues vers la foule, paumes ouvertes vers le ciel, tête haute, un peu en arrière, épaules redressées... Tous les trois regardent ceux qui les acclament sans ciller, avec gravité.

Je découvre aussi une jeune femme noire qui chante sur la scène centrale un blues qui me fait frissonner. Je ne comprends pas les paroles mais je sens, comme tous ceux qui l'écoutent, qu'elle raconte l'histoire de tous les siens, la douleur partagée d'un peuple. J'aime saisir la lumière sur sa peau sombre, le mouvement de ses mains qui serrent le micro près de sa bouche. Je tourne autour de l'estrade pour la prendre sous toutes les coutures. Quatre musiciens l'accompagnent derrière elle sur

* Secrétaire générale du Parti communiste espagnol.

scène ; je tente de saisir leurs gestes, le rythme de leurs mouvements. Quand le morceau finit, les applaudissements crépitent de toutes parts. Je laisse pendre mon Rollei autour de mon cou pour frapper dans mes mains moi aussi. La chanteuse m'a repérée alors que je la suis avec mon appareil photo tout au long de sa chanson. Elle me tend la main pour que je monte sur scène, à ses côtés. Je peux faire ainsi quelques gros plans sur elle et les musiciens, mais aussi sur les spectateurs encore émus par sa musique et sa voix.

La femme me tire vers elle, en essayant de me faire chahouter sur un air plus rapide, plus joyeux. J'en profite pour photographier les visages levés des spectateurs et, en regardant plus loin, j'aperçois une troupe de joyeux lurons qui lèvent le coude en chantant.

Quand le nouveau morceau commence, je saute de la scène en faisant un petit signe à la chanteuse qui me crie :

– *See you soon !*

Je marche vers la joyeuse bande pour prendre leurs rires en photo. Toute cette joie, soudain, me fait du bien.

Quand vient la nuit, je tourne autour de l'accordéoniste jusqu'à voir ses doigts bouger dans la nuit.

C'est là que j'aperçois Maurice en grande conversation avec la chanteuse qui m'a entraînée sur la scène. Quand elle me voit, elle me fait un signe de main pour que je les rejoigne à leur table. Ils dînent d'une assiette de frites et de saucisses brunes. Sans rien me demander, Maurice appelle le garçon pour qu'il me serve le même plat avec, ajoute-t-il, une bouteille de limonade et un verre de plus. Je me rends compte que je suis affamée. Je n'ai rien avalé depuis mon déjeuner, à part une bouteille

d'eau désormais vide dans mon sac à dos. Il me faut commander une nouvelle assiette de frites pour être enfin rassasiée. J'ai fait des photos toute la journée et j'en ai oublié de manger. Ça amuse beaucoup Mavis, la chanteuse américaine. J'apprends qu'elle a fui les États-Unis parce qu'elle est communiste, qu'elle a choisi la France et qu'elle rêve d'y faire carrière.

– Heureusement, il fait beau. C'est ma première semaine que je viens en France et j'avais *very* peur du froid. Mais la nuit est douce, et les étoiles ressemblent à celles chez moi.

Son accent américain est à la fois drôle et touchant, et cette femme me plaît déjà.

Pas question de faire des photos d'elle dans la nuit. Sa peau sombre se fondrait dans l'obscurité. Quant à Maurice, il badine avec nous et tout particulièrement avec Mavis. Cela le rend un peu ridicule. Lui qui a fait preuve avec moi d'une telle morgue a l'air plus accessible avec son air bête.

Nous parlons des heures et des heures avant de voir poindre le petit jour. Je ne me souviens plus très bien de quoi nous discutons. Mavis évoque le fleuve Mississippi, et cela me fait rêver. Elle dit :

– Jackson, mon ville tellement compliqué, mais mon village à moi.

Elle nous confie qu'elle espère conquérir Paris et que, peut-être, un jour, elle pourra rentrer chez elle, habillée en star, quand la ségrégation ne sera plus qu'un vieux souvenir. Quant à Maurice, il évoque sa solitude et son travail. Je crois bien que, de mon côté, je raconte la Maison des enfants et que je parle de Sarah, d'Étienne, mais je n'en suis plus très sûre non plus. Cette nuit me laisse des bouts de souvenirs, beaucoup de flou.

J'imagine que la fatigue n'y est pas pour rien. Et peut-être aussi tous ces mots et toutes ces images enchevêtrés.

Je me souviens avoir dansé avec des inconnus en riant, sans oublier d'appuyer sur le déclencheur, l'air de rien. Ce n'est pas difficile avec mon Rolleiflex sur ma poitrine. Je baisse la tête, discrètement, et j'appuie sur le déclencheur, tout en relevant mon visage vers ceux qui me font face. Gros plans sur des bouches gourmandes et des yeux brillants.

Au petit matin, nous nous levons tous les trois, la tête embrumée, fatigués d'avoir tant parlé. Nous marchons autour des tentes, partageons quelques cafés avec des bandes d'amis qui refont le monde, par terre, au milieu du bois de Vincennes, sous les toutes dernières étoiles. Je prends en photo les étoiles aussi. Mais pas la lune, déjà cachée derrière les nuages.

Je fais encore quelques clichés, à ces heures où les femmes et les hommes ne se préoccupent plus guère de bien se tenir, d'être apprêtés, polis, séduisants. Ces heures où la fatigue, la journée passée, parfois l'alcool ramollissent les corps et affûtent les esprits. Ces dernières images montrent des visages sans fard, des groupes en pleine discussion et aussi des solitaires qui rêvent sur un banc ou une chaise en s'endormant doucement.

Je ne suis plus tout à fait moi-même, comme à côté de moi, de mon corps, de toutes ces scènes qui se jouent devant moi, et pourtant je fais ces photos, l'œil bien en place et l'index agile.

Plus tard, nous nous séparons dans un café, à l'extérieur du parc, après avoir bu du jus d'orange et mangé trois croissants chacun. Il faut au moins cela pour marcher sans tanguer dans

les rues de Paris, prendre le métro, puis le bus. Maurice et Mavis repartent de leur côté, bras dessus, bras dessous. Je les photographie de dos et je crois deviner que leurs épaules se frôlent.

Quand je rentre enfin à Sèvres, je me couche en plein jour et je dors tout mon saoul jusqu'au soir. C'est Jeannot qui me réveille en me secouant les bras.

– Tu dors ? Eh, tu dors ? Ouh, ouh ! C'est pas vrai, tu vas te réveiller ou quoi ?

J'émerge avec une fringale que je n'ai pas connue depuis longtemps. Heureusement, Jeannot m'a mis de côté un quignon de pain et deux pommes. Je lui raconte tout : ma trouille du début, la peur de ne plus jamais faire de photos et les dizaines et dizaines de films qui ont suivi. Jeannot s'allonge à côté de moi, et nous parlons un bon bout de la nuit.

Sarah arrive entre nous, dans le silence, et Jeannot pleure doucement contre mon épaule. Je retiens mes larmes et je l'écoute me raconter son attente. Ses vendredis après-midi à la gare de l'Est, ses nuits sans sommeil et la bague qu'il lui a fabriquée avec un morceau de cuivre volé sur un chantier, tout près de la Maison. Cette bague qu'il rêve de passer à son doigt un jour. Une pauvre bague biscornue qu'il garde sous son oreiller.

Je caresse ses cheveux pour l'apaiser jusqu'à ce que le sommeil l'emporte doucement. Je suis engourdie, sa tête posée sur moi pèse de plus en plus lourd. Impossible de me laisser aller à dormir. Je pose délicatement sa tête sur mon oreiller et, doucement, je me lève pour aller au labo : je suis curieuse de savoir ce que mes photos vont donner. Je n'ai pas ressenti une telle excitation depuis... depuis trop longtemps. Et, par ailleurs,

il n'est pas question de faire attendre Maurice, le rédacteur en chef du journal.

Personne n'a mis les pieds au labo depuis mon départ ; je le retrouve comme je l'ai laissé. Ou presque, parce que ça sent diablement le renfermé et la poussière. Et, bien sûr – mais ça, c'est inévitable –, ça empeste la chimie : révélateur et fixateur. Même si c'est une odeur lourde et forte, je l'aime bien. Elle me rassure un peu, me laisse espérer un jour devenir une vraie photographe.

Même Pingouin ne semble pas être venu pendant mon absence, et il m'est impossible de travailler alors que la chambre noire semble à l'abandon. Je me rappelle le ménage que j'ai dû faire, juste à mon retour, après la guerre, alors que mon sac était rempli des films que je conservais précieusement depuis plus de deux années. Je commence donc par un grand nettoyage avec toute l'énergie que donne l'impatience.

Cette fois, j'ai à développer vingt-quatre heures de travail. Encore plus que ce que j'ai rapporté à la fin de la guerre. À l'époque, je devais économiser le moindre bout de film pour couvrir toute la guerre. Cette fois, j'ai pris quelques kilomètres de film au journal et j'ai « mitraillé », comme on dit dans le métier.

Développement des films et planches-contacts. Je suis sur-excité !

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM+

*Salle des pas perdus
De silences et de glace
La guerre de Catherine*

La guerre de Catherine a été adapté en bande dessinée par Claire Fauvel
aux éditions Rue de Sèvres.



Il a été récompensé par le Fauve jeunesse lors de l'édition 2018 du
Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême

© 2020, l'école des loisirs, pour la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2020

ISBN 978-2-211-31019-2